

# Sur la beigne

Nous sommes partis ce matin,  
Sans savoir où, pédétentin,  
Au diable !  
J'en étais moi-même effaré,  
Tant la route avait un air e-  
ffroyable !

Des flaques, de la boue, et puis  
Un ciel noirâtre comme un puits  
De mine,  
Ce ciel mi-breton, mi-normand,  
Qui fait perpétuellement  
La mine.

Ajoutez, surcroît de malheur,  
Nous crachant au visage leur  
Décharge,  
Sur nos côtés, sur nos devants,  
Le tourbillon des âpres vents  
Du large !

Mais, si noir, si triste et si laid  
Que fût le chemin, il fallait  
Voir comme  
Nous étions, quoique fatigués,  
Gais, très gais, énormément gais

En somme !

Nanette a des goûts vagabonds.  
Qui la poussent par sauts et bonds,  
Sans crainte  
Que son pied ne heurte un caillou  
Qui l'érafle, qui l'éraille ou  
L'éreinte.

Moi-même j'ai, pour ces jours-là,  
Outre mon béret de gala.  
Des bottes,  
Qui ne m'abandonnent jamais  
Dans le cours sinueux de mes  
Ribotes.

Or, tandis que nous dévalons  
Par les taillis et les vallons  
Que baigne,  
Jusqu'à son prochain confluent.  
De son flot visqueux et gluant,  
La Beigne,

Nous faisons, comme des marmots,  
Des phrases sans queue et des mots  
Sans tête,  
Moi, lui disant : « Turlututu ! »  
Elle, me répondant : « Que tu  
Es bête ! »

Ainsi vont nos pas imprudents.  
Qu'importe qu'on patauge dans  
La boue ?  
Quand on a le cœur plein d'azur.  
Qu'importe un soufflet du vent sur  
La joue ?

Charles Le Goffic (1863–1932)